

1ère SQ1 Séance n°... : Lecture expliquée de l'extrait n°... :

Lecture linéaire de « A New-York », *Ethiopiennes*, Léopold Sédar Senghor, 1956

Construction de l'enjeu de la lecture :

Léopold Sédar Senghor, né le 9 octobre 1906 au Sénégal et mort le 20 décembre 2001 en France (venu en France à 22 ans pour y poursuivre ses études, au lycée Louis Legrand, rencontre avec Aimé Césaire, licence de lettres classique, agrégation de grammaire, professeur de Lettres), est un poète, écrivain, homme d'État français, puis sénégalais et premier président de la République du Sénégal (1960-1980), et il fut aussi le premier Africain à siéger à l'Académie française et le premier Africain titulaire de l'agrégation. Léopold Sédar Senghor a lutté pour défendre la négritude (la culture noire) avec Aimé Césaire. V.G. Destaing le présentera en ces termes à l'Académie française à la mort du poète : « De l'élève appliqué, puis de l'étudiant déraciné ; du poète de la contestation anticoloniale et anti-esclavagiste, puis du chantre de la négritude ; et enfin du poète apaisé par la francisation d'une partie de sa culture, à la recherche lointaine, et sans doute ambiguë, d'un métissage culturel mondial ».

Son écriture de la négritude évolue au fil de ses recueils depuis la prise en compte de la culture noire en elle-même pour tendre vers l'espoir de créer une « Civilisation de l'Universel », fédérant les traditions par-delà leurs différences. Par ailleurs, il approfondit le concept de négritude, notion introduite par Aimé Césaire qui la définit ainsi : « La négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de Noir, de notre histoire et de notre culture. »

Éléments de contexte

Le poème "A New York" est issu de *Ethiopiennes* (1956) : son titre associe une racine grecque *aethiops* signifiant « brûlé », « noir » à un espace géographique africain. Le poète y décrit New York, ville phare si caractéristique du XX^{ème} siècle avec ses gratte-ciels. La plupart des poèmes d'*Ethiopiennes* ont été écrits dans les années qui ont précédé l'indépendance du Sénégal. « A New York » est un poème ayant rapport à l'Afrique dans lequel comme dans toute son oeuvre, il célèbre la grandeur de l'homme mais il dénonce le colonialisme et combat en faveur de la négritude. Le poète propose « un solo de trompette » en accompagnement musical à son texte, ville qu'il a découverte lors d'une mission à l'ONU.

Mouvement du passage

Ce poème est le premier de deux autres qui lui succèdent et est composé d'une strophe de seize vers libres. Son rythme incantatoire est scandé par douze phrases qui semblent s'étirer comme pour accompagner la description de la ville de New York : deux parties se dégagent nettement de l'ensemble, dans la première (v.1 à 6) le poète chante sa fascination pour la beauté métallique de New York, dans la seconde (v.7 à la fin), il décrit sa répulsion pour sa modernité artificielle.

Enjeux de l'explication

En quoi New-York fascine-t-elle le poète en même temps qu'elle exerce une forme de répulsion ?

En quoi ce poème constitue une sorte d'hommage à l'Afrique ?

En quoi le regard de l'artiste transfigure la ville de New York dans la description poétique ?

Éléments d'explication linéaire

- **Première partie (v.1 à 6)**

- Le poème s'ouvre par une apostrophe lyrique à la ville : « New York ! » suivie d'un éloge adressé à la ville personnifiée en « beauté », dont les grands buildings sont comparés à des « grandes filles d'or aux jambes longues » dans une métaphore que le texte filera par la suite. Les « grandes filles d'or » font

naître d'une part l'image de femmes blondes new-yorkaises sans doute, semblables à des déesses et d'autre part l'image de la lumière du soleil qui illumine les façades des gratte-ciels avec le complément du nom « d'or » : on n'est pas loin de l'idéal baudelairien dans cette description élogieuse toute en verticalité.

- La fascination du voyageur s'ouvre sur une première impression qui débute avec le connecteur temporel « d'abord » (ce qui laisse sous-entendre qu'une deuxième viendra en contraste avec la première) : il découvre, parcourt la ville et décrit la puissance que New-York qu'elle exerce sur lui : les expressions « j'ai été confondu », « si timide d'abord devant tes yeux » (l'anaphore à deux reprises de « si timide » à effet de redondance) font apparaître le spectateur comme un amoureux transi intimidé par la beauté de la ville.
- L'apparence froide et moderne de la ville métaphorisée par ses « yeux de métal bleu » et son « sourire de givre » fait aussi naître une forte impression dans son esprit. Au vers 3 et 4 (avec un effet de rejet) l'ambiguïté de la ville apparaît et paralyse le locuteur se comparant à une « chouette » dans la métaphore « levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil » : une sorte d'angoisse naît dans son regard tandis que la hauteur des immeubles « éclipse » le « soleil », et son regard est comme transfiguré en oiseau nocturne inquiet.
- Dans la phrase qui se déploie sur les deux vers suivants (v. 5 et 6), l'aspect de la « lumière sulfureuse » (au sens littéral « sulfureux » signifie « qui contient du soufre, sens littéraire : qui évoque le démon, l'enfer à l'odeur du soufre) de la ville l'aveugle : en témoigne la métaphore hyperbolique « dont les têtes foudroient le ciel », comme si les gratte-ciels effilés comme des « fûts livides » avaient la puissance de la foudre. Cette métaphore est développée au vers suivant avec « Les gratte-ciels qui défient les cyclones (...) pierres ». Sous la plume du poète, la ville se métamorphose en déesse, en une force divine presque monstrueuse capable de rivaliser avec la nature et ses éléments déchaînés. Et elle semble toujours personnifiée en beauté sulfureuse toute en force avec la métaphore des « muscles d'acier et leur peau patinée de pierres ».

• Deuxième partie (v.7 à la fin)

- Avec le connecteur d'opposition « Mais » vient le temps du sentiment de répulsion que ressent le locuteur après « quinze jours » passés « sur les trottoirs chauves de Manhattan » : le blâme succède à l'éloge, les toits des buildings sont « chauves » et disgracieux. Au vers suivant, cette répulsion est plus appuyée « au bout de la troisième semaine » avec l'éruption de la « fièvre » qui saisit les touristes (remarquons au passage l'emploi du vouvoiement qui crée une sorte de distanciation contrastant avec le tutoiement lyrique de la première partie du poème), comme si la fréquentation de l'espace urbain new-yorkais était capable de les contaminer de manière violente et soudaine, comme le précise la comparaison « avec un bond de jaguar ». En réalité, c'est l'appel et la résonance de la nature africaine qui se manifestent ici : en visitant la ville, l'absence de paysages naturels et sauvages crée un malaise dans l'esprit du voyageur déraciné avec une sensation de manque qui va crescendo jusqu'à la fin du poème.
- Au vers suivant (v.9) cette impression mortifère se confirme avec la description à sens privatif « quinze jours sans un puits ni pâturage », et l'auteur oppose cette vision de l'Afrique qui ressourçait et qui nourrissait (avec ces images de la vie dans sa rusticité la plus édifiante) à celle de la ville de New-York qui tue la nature : « tous les oiseaux de l'air / Tombant soudain morts sous les hautes cendres des terrasses », la cendre des toits des buildings s'étant substituée à la terre nourricière africaine aux yeux du poète (et le mouvement du poème va de l'or de la ville à sa boue inerte, la cendre...)
- Les vers 11 à 14 sont rythmés par l'anaphore « pas un » pour signifier dans une sorte de crescendo ascendant la déshumanisation de la ville de New-York aux yeux mélancoliques et nostalgiques du poète : le locuteur y déplore l'absence de fraîcheur avec le lexique « en fleur », « main fraîche » ou de la disparition de la croissance (et de la naissance) avec « pas un rire d'enfant en fleur » / « pas un sein

maternel » pour déplorer l'absence de vie, de chaleur humaine « sa main dans ma main fraîche ». L'artificialité de la ville transparait avec le groupe nominal « des jambes de nylon », « Des jambes et des seins sans sueur ni odeur » (métonymies) décrivant les corps artificiels des créatures américaines défilant dans les rues de la ville opposées aux femmes africaines (deux alexandrins formés du vers « Pas un sein » à « odeur »).

- Au vers suivant le poète déplore également l'absence d'amour avec l'image suivante « pas un mot tendre en l'absence de lèvres » (qui pourrait marquer une distance géographique qui le sépare de l'être aimé), la présence du pluriel accentuant davantage sa sensation de solitude tout comme la formule restrictive « rien que » dans la proposition « rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte » signifiant la domination d'un monde capitaliste où l'argent règne dans une ville capitale mondiale de la finance (avec la Bourse de Wall Street).
- Au vers suivant, l'auteur dénonce la folie des hommes avec « et pas un livre où lire la sagesse » (l'absence de culture ?), et semble insinuer que l'artificialité figée de la ville (mise en valeur par la métaphore de la « palette du peintre qui fleurit des cristaux de corail ») bâillonne la créativité du peintre dans le choix des couleurs de sa « palette » mais paradoxalement ne l'empêche pas néanmoins de transfigurer la rigidité de la ville par le moyen de l'art (le verbe « fleurir » a bien une connotation méliorative).
- Au vers 15 le poète décrit l'extrême agitation (nocturne) de la ville dans une tonalité élégiaque « Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! » (ô interjection à tonalité élégiaque) avec l'emploi d'un lexique dépréciatif « si agitées », les « klaxons » « hurl[ant] » et les « heures » sont « vides » (le néant naît de l'agitation) : la mélancolie colore nettement ces deux phrases.
- Le poème se clôt sur une vision artistiquement transfigurée par la vision du poète : deux métaphores hyperboliques accentuent la répulsion du spectateur pour la ville, avec l'image des « eaux obscures » qui « charrient des amours hygiéniques » (antithèse entre la boue et l'hygiène des amours vécus) l'adjectif « hygiéniques » ayant une connotation dépréciative très marquée. Et dans la comparaison finale « tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants » qui semble renforcer l'horreur de la vision urbaine, comme si les eaux charriaient des corps d'enfants morts. Avec une forte impression pour le lecteur de se retrouver en plein milieu d'un cauchemar !

Conclusion :

La fascination première que décrit le poète pour la ville de New-York -- pour sa modernité, pour sa puissance imposante et glacée, et pour son architecture vertigineuse --, cède la place à une répulsion très nette à l'égard d'un paysage urbain artificiel, déshumanisé et dénaturé aux yeux du spectateur déraciné de ses terres africaines, comme de sa chaleur, de sa culture et de ses figures familières (la femme africaine, les enfants, la terre) auxquelles le poète semble très attaché, et desquelles il se sent comme dépossédé dans ce poème à la fois lyrique, incantatoire dans une vision quasiment cauchemardesque à la toute fin du texte. Ce texte pourrait ainsi résonner comme un appel à un mélange des cultures, au métissage, à l'image du jazz que L.-S. Senghor suggère en accompagnement musical en exergue du poème (le jazz mêlant la musique des esclaves noirs venus d'Afrique en Amérique à la musique savante occidentale)...

Corrigé du commentaire de « A New-York », *Ethiopiennes*, Léopold Sédar Senghor, 1956

Introduction

Léopold Sédar Senghor est un poète de la Négritude qui défend la prise en compte de la culture noire en elle-même pour tendre vers l'espoir de créer une « Civilisation de l'Universel », fédérant les traditions par-delà leurs différences. Le poème "A New York" est issu de *Ethiopiennes* (1956) : son titre associe une racine grecque *aethiops* signifiant « brûlé », « noir » à un espace géographique africain. Le poète y décrit New York, ville phare si caractéristique du XXème siècle avec ses gratte-ciels. La plupart des poèmes d'*Ethiopiennes* ont été écrits dans les années qui ont précédé l'indépendance du Sénégal.

Ce poème est composé d'une strophe de seize vers libres. Son rythme incantatoire est scandé par douze phrases qui semblent s'étirer comme pour accompagner la description de la ville de New York : deux parties se dégagent nettement de l'ensemble, dans la première (v.1 à 6) le poète chante sa fascination pour la beauté métallique de New York, dans la seconde (v.7 à la fin), il décrit sa répulsion pour sa modernité artificielle.

En quoi le regard de l'artiste transfigure la ville de New York dans la description poétique ?

Nous verrons d'abord en quoi cette ville exerce une forte attraction chez le poète pour étudier ensuite le sentiment de répulsion qu'elle crée en lui.

I/ La fascination exercée par la ville de New-York sur L.S. Senghor

A/ Les charmes de la ville (lyrisme du texte) qui opèrent sur le locuteur

- Le poème s'ouvre par une apostrophe lyrique à la ville : « New York ! » suivie d'un éloge adressé à la ville personnifiée en « beauté », dont les grands buildings sont comparés à des « grandes filles d'or aux jambes longues » dans une métaphore que le texte filera par la suite. Les « grandes filles d'or » font naître d'une part l'image de femmes blondes new-yorkaises sans doute, semblables à des déesses et d'autre part l'image de la lumière du soleil qui illumine les façades des gratte-ciels avec le complément du nom « d'or » : on n'est pas loin de l'idéal baudelairien dans cette description élogieuse toute en verticalité.
- La fascination du voyageur s'ouvre sur une première impression qui débute avec le connecteur temporel « d'abord » (ce qui laisse sous-entendre qu'une deuxième viendra en contraste avec la première) : il découvre, parcourt la ville et décrit la puissance que New-York qu'elle exerce sur lui : les expressions « j'ai été confondu », « si timide d'abord devant tes yeux » (l'anaphore à deux reprises de « si timide » à effet de redondance) font apparaître le spectateur comme un amoureux transi intimidé par la beauté de la ville.

B/ Le poète semble intimidé par la grandeur et la beauté artificielles de la ville de NY

- L'apparence froide et moderne de la ville métaphorisée par ses « yeux de métal bleu » et son « sourire de givre » fait aussi naître une forte impression dans son esprit. Au vers 3 et 4 (avec un effet de rejet) l'ambiguïté de la ville apparaît et paralyse le locuteur se comparant à une « chouette » dans la métaphore « levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil » : une sorte d'angoisse naît dans son regard tandis que la hauteur des immeubles « éclipse » le « soleil », et son regard est comme transfiguré en oiseau nocturne inquiet.
- Dans la phrase qui se déploie sur les deux vers suivants (v. 5 et 6), l'aspect de la « lumière sulfureuse » (au sens littéral « sulfureux » signifie « qui contient du soufre, sens littéraire : qui évoque le démon, l'enfer à l'odeur du soufre ») de la ville l'aveugle : en témoigne la métaphore hyperbolique « dont les têtes foudroient le ciel », comme si les gratte-ciels effilés comme des « fûts livides » avaient la puissance de la

foudre. Cette métaphore est développée au vers suivant avec « Les gratte-ciels qui défient les cyclones (...) pierres ». Sous la plume du poète, la ville se métamorphose en déesse, en une force divine presque monstrueuse capable de rivaliser avec la nature et ses éléments déchaînés. Et elle semble toujours personnifiée en beauté sulfureuse toute en force avec la métaphore des « muscles d'acier et leur peau patinée de pierres ».

II/ La répulsion pour la ville de NY

A/ La distanciation marquée du locuteur qui contraste avec ses premières impressions sur la ville

- Avec le connecteur d'opposition « Mais » vient le temps du sentiment de répulsion que ressent le locuteur après « quinze jours » passés « sur les trottoirs chauves de Manhattan » : le blâme succède à l'éloge, les toits des buildings sont « chauves » et disgracieux.
- Au vers suivant, cette répulsion est plus appuyée « au bout de la troisième semaine » avec l'éruption de la « fièvre » qui saisit les touristes (remarquons au passage l'emploi du vouvoiement qui crée une sorte de distanciation contrastant avec le tutoiement lyrique de la première partie du poème), comme si la fréquentation de l'espace urbain new-yorkais était capable de les contaminer de manière violente et soudaine, comme le précise la comparaison « avec un bond de jaguar ».

B/ L'expression du mal du pays : la nostalgie de l'Afrique vivante ressentie à NY (une ville mortifère) par l'auteur

- En réalité, c'est l'appel et la résonance de la nature africaine qui se manifestent ici : en visitant la ville, l'absence de paysages naturels et sauvages crée un malaise dans l'esprit du voyageur déraciné avec une sensation de manque qui va crescendo jusqu'à la fin du poème.
- Au vers suivant (v.9) cette impression mortifère se confirme avec la description à sens privatif « quinze jours sans un puits ni pâturage », et l'auteur oppose cette vision de l'Afrique qui ressourçait et qui nourrissait (avec ces images de la vie dans sa rusticité la plus édifiante) à celle de la ville de New-York qui tue la nature : « tous les oiseaux de l'air / Tombant soudain morts sous les hautes cendres des terrasses », la cendre des toits des buildings s'étant substituée à la terre nourricière africaine aux yeux du poète (et le mouvement du poème va de l'or de la ville à sa boue inerte, la cendre...)

C/ NY une ville dénaturée et déshumanisée

- Les vers 11 à 14 sont rythmés par l'anaphore « pas un » pour signifier dans une sorte de crescendo ascendant la déshumanisation de la ville de New-York aux yeux mélancoliques et nostalgiques du poète : le locuteur y déplore l'absence de fraîcheur avec le lexique « en fleur », « main fraîche » ou de la disparition de la croissance (et de la naissance) avec « pas un rire d'enfant en fleur »/ « pas un sein maternel » pour déplorer l'absence de vie, de chaleur humaine « sa main dans ma main fraîche ». L'artificialité de la ville transparaît avec le groupe nominal « des jambes de nylon », « Des jambes et des seins sans sueur ni odeur » (métonymies) décrivant les corps artificiels des créatures américaines défilant dans les rues de la ville opposées aux femmes africaines (deux alexandrins formés du vers « Pas un sein » à « odeur »).
- Au vers suivant le poète déplore également l'absence d'amour avec l'image suivante « pas un mot tendre en l'absence de lèvres » (qui pourrait marquer une distance géographique qui le sépare de l'être aimé), la présence du pluriel accentuant davantage sa sensation de solitude tout comme la formule restrictive « rien que » dans la proposition « rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte » signifiant la

domination d'un monde capitaliste où l'argent règne dans une ville capitale mondiale de la finance (avec la Bourse de Wall Street).

III/ Une description cauchemardesque et surnaturelle de NY

A/ L'agitation nocturne de la ville

- Au vers 15 le poète décrit l'extrême agitation (nocturne) de la ville dans une tonalité élégiaque « Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! » (ô interjection à tonalité élégiaque) avec l'emploi d'un lexique dépréciatif « si agitées », les « klaxons » « hurl[ant] » et les « heures » sont « vides » (le néant naît de l'agitation) : la mélancolie colore nettement ces deux phrases.

L'auteur dénonce la folie des hommes avec « et pas un livre où lire la sagesse » (l'absence de culture ?), et semble insinuer que l'artificialité figée de la ville (mise en valeur par la métaphore de la « palette du peintre qui fleurit des cristaux de corail ») bâillonne la créativité du peintre dans le choix des couleurs de sa « palette » mais paradoxalement ne l'empêche pas néanmoins de transfigurer la rigidité de la ville par le moyen de l'art (le verbe « fleurir » a bien une connotation méliorative).

B/ Une vision poétique qui tourne au cauchemar

Le poème se clôt sur une vision artistiquement transfigurée par la vision du poète : deux métaphores hyperboliques accentuent la répulsion du spectateur pour la ville, avec l'image des « eaux obscures » qui « charrient des amours hygiéniques » (antithèse entre la boue et l'hygiène des amours vécus) l'adjectif « hygiéniques » ayant une connotation dépréciative très marquée. Et dans la comparaison finale « tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants » qui semble renforcer l'horreur de la vision urbaine, comme si les eaux charriaient des corps d'enfants morts. Avec une forte impression pour le lecteur de se retrouver en plein milieu d'un cauchemar !

Conclusion :

La fascination première que décrit le poète pour la ville de New-York -- pour sa modernité, pour sa puissance imposante et glacée, et pour son architecture vertigineuse --, cède la place à une répulsion très nette à l'égard d'un paysage urbain artificiel, déshumanisé et dénaturé aux yeux du spectateur déraciné de ses terres africaines, comme de sa chaleur, de sa culture et de ses figures familières (la femme africaine, les enfants, la terre) auxquelles le poète semble très attaché, et desquelles il se sent comme dépossédé dans ce poème à la fois lyrique, incantatoire dans une vision quasiment cauchemardesque à la toute fin du texte. Ce texte pourrait ainsi résonner comme un appel à un mélange des cultures, au métissage, à l'image du jazz que L.-S. Senghor suggère en accompagnement musical en exergue du poème (le jazz mêlant la musique des esclaves noirs venus d'Afrique en Amérique à la musique savante occidentale)...